

Christian Hoffmann

Pas de sujet sans symptôme

L'homme pense-t-il toujours avec des mots ? La psychanalyse l'affirme, mais elle risque bientôt de se retrouver seule à le dire. Nous sommes bien loin du temps de M. Foucault et de *Les Mots et les Choses* qui comporte ce magnifique dernier chapitre sur les sciences humaines, où la psychanalyse se trouve être justement gratifiée d'une position critique dans le champ des sciences humaines.

En ce qui concerne notre pratique, il y a rencontre entre ces mots et le corps. Il y a même résonance, ce que Lacan qualifiera de pulsion. Bref, l'inconscient réside dans ce « motérialisme », celui de ce qui de l'équivoque de la langue résonne dans le corps, et qui fait que le symptôme devient le mode de jouissance du sujet ¹ ; cela fait du symptôme un « événement de corps », comme le dira Lacan en parlant de Joyce.

Voilà mon point de départ, que je prends dans la conférence à Genève de Lacan sur le symptôme ² en novembre 1975. Plus précisément, je vais m'interroger sur la raison pour laquelle, à ce moment de son enseignement et à cet endroit de son articulation de la jouissance au symptôme, il revient avec force à la lecture de Freud et notamment à deux chapitres de l'*Introduction à la psychanalyse*, le chapitre XVII, « Le sens des symptômes », et le chapitre XXIII, « Les modes de formation des symptômes ».

« C'est ça », dit Lacan, que Freud a apporté. Qu'est-ce qu'il a apporté ? Que les symptômes ont un sens (*Sinn*, il insiste !) et que ce sens ne s'interprète « correctement » qu'en référence à « la réalité sexuelle ». Le « correctement » signifie ici l'effet de l'interprétation, à savoir que le sujet en lâche un bout (de jouissance !).

1. C. Soler, « Les paradoxes du symptôme en psychanalyse. Lacan sans paradoxe », dans J.-M. Rabaté (sous la direction de), *Lacan*, Paris, Bayard, 2005.

2. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc notes de la psychanalyse*, n° 5.

Il n'y a pas de quoi nous étonner trop de ce retour au « sens du symptôme », vu que le séminaire *RSI* de 1974-1975 porte presque entièrement sur cette question des trois effets : de *sens*, de *jouissance* et de *non-rapport sexuel*, comme il l'indique dans sa « Présentation de *RSI* ». Je cite ses propos dans la leçon du 11 février 1975 : « Et ce dont je m'occupe cette année, c'est d'essayer de serrer de près quel peut être le réel d'un effet de sens ³. »

On connaît son « ondulation imaginaire », nous dit Lacan, mais pour le réel on voit bien qu'il n'a qu'un rapport d'extériorité avec ce joint du symbolique et de l'imaginaire qui abrite le sens dans le nœud borroméen. D'où sa question dans ce séminaire *RSI* : « L'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas imaginaire, il n'est pas non plus symbolique, il faut qu'il soit réel ⁴. »

Lacan, faute de mieux, dit-il, reprend dans sa conférence cette expression de « réalité sexuelle », en prenant le soin de la distinguer du terme freudien d'autoérotisme tout en indiquant que l'enfant la découvre d'abord sur son propre corps. La pointe de ce que Freud a apporté tient, dit-il, dans la découverte qu'il y a le plus étroit rapport entre un « premier jouir » et l'inconscient. L'exemple donné est celui du petit Hans avec son pénis. Dès lors, l'inconscient devient pour Lacan une découverte liée « à la rencontre que font avec leur propre érection certains êtres ⁵ ».

Il nous faut maintenant lire ces deux chapitres de Freud sur cette question, qu'on pourrait provisoirement appeler la réalité sexuelle de l'inconscient, celle des premières expériences de jouissance.

Le premier texte sur « Le sens des symptômes ⁶ » ne fait que rappeler que chaque symptôme a un sens qui est à articuler soigneusement avec la vie psychique du patient. Par conséquent, il n'y a pas de symptôme sans sujet (« la vie intime des malades »).

Dans le second texte, « Les modes de formation du symptôme ⁷ », ces derniers sont considérés par Freud comme l'effet d'un conflit par rapport à un nouveau mode de satisfaction de la libido.

3. J. Lacan, *Séminaire RSI (1974-1975)*, éd. ALI, p. 76-77.

4. *Ibid.* Cf. également J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 22.

5. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », art. cit.

6. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1961.

7. *Ibid.*

Dans cette définition du symptôme comme d'un compromis, l'un des partenaires du conflit représente la libido insatisfaite, qui va être obligée de chercher un nouveau mode de satisfaction en prenant le chemin de la régression et de la fixation et en suivant les lois de la représentation, à savoir celles de la condensation et du déplacement.

Cela forme un produit considérablement déformé de la satisfaction inconsciente du désir. Freud utilise l'expression de *Kunstvoll ausgewählte Zweideutigkeit*, ce qui se traduit par : un choix sublime d'équivoques. Freud s'interroge sur les liens étroits entre la libido et l'inconscient à partir de la fixation de la libido aux événements de la sexualité infantile. Ces événements ne trouvent d'ailleurs leur causalité que rétroactivement lors de la régression. La libido, privée de satisfaction, revient vers les objets souvent abandonnés et délaissés de l'enfance, dont la jouissance n'était pas entravée à ce moment. Ainsi, le symptôme va reproduire cette satisfaction de la première enfance. Mais le sujet éprouve le plus souvent cette satisfaction comme une souffrance et s'en plaindra.

Freud donne un bel exemple de cette transformation de la jouissance à partir de l'exemple du dégoût éprouvé devant une mince peau qui recouvre le lait... du sein !

Nous approchons de notre but en poursuivant avec Freud sa tentative souvent renouvelée dans ce texte d'essayer de faire comprendre cette satisfaction incompréhensible du symptôme. Ainsi, la question de l'objet trouvera certes son explication par le retour au principe de plaisir, mais surtout par un retour à « une sorte d'auto-érotisme élargi », ce qui signifie une jouissance équivalente à celle qui avait procuré à la tendance sexuelle ses premières satisfactions.

Il faut à Freud faire le rappel que la formation du symptôme, comme celle du rêve, « représente quelque chose comme *étant réalisé*, une satisfaction à la manière infantile ». Je n'insiste pas sur ce qu'il découvre comme nouveauté dans ce texte, à savoir « la réalité psychique », celle du fantasme qui tisse l'infantile et son rôle dans la formation du symptôme, si ce n'est pour souligner que Freud dit explicitement que « l'homme continue donc à jouir » dans son fantasme par rapport à la contrainte extérieure.

Freud termine sa leçon en indiquant un chemin de retour, celui qui conduit du fantasme à la réalité : c'est l'art. Lorsque l'artiste a

réussi à modeler son matériau à l'image de son fantasme en supprimant temporairement le refoulement, alors il procure à d'autres des « sources de jouissances », qui sont devenues inaccessibles à leur propre inconscient. On en trouvera un écho dans le *Petit Organon pour le théâtre* de Brecht. Le théâtre est un « divertissement » qui montre « notre manière de jouir » dans le social.

Il me faut maintenant chercher à éclairer le jouir infantile que le symptôme réalise par déformation. Pour cela, je vais revenir à l'« Esquisse d'une psychologie scientifique ⁸ » et tout particulièrement à la *Befriedigungserlebnis*, chapitre XI, traduit par « L'épreuve de satisfaction ». Je préfère traduire par : événement de jouissance (*Erlebnis* : un événement marquant, et *Befriedigung* : assouvissement).

Ce chapitre de l'« Esquisse » est connu pour son développement de « l'action spécifique », celle qui ne peut se réaliser qu'avec une « aide extérieure », qui est alertée par le cri de l'enfant. Cette aide peut être alimentaire ou de présence de l'Autre. Pour Freud, cet événement devient « la source première de tous les motifs moraux ». Cette expérience constitue un « fait de satisfaction » qui aura dans le développement fonctionnel (on pense au corps) les conséquences les plus importantes. Elle est la résultante de trois phénomènes :

- une décharge durable se produit ;
- un investissement correspondant à la perception d'un objet s'accomplit dans le système ;
- l'annonce de la décharge est reçue dans le système.

Un « frayage » (cette question, qui est aussi celle des traces mnésiques des souvenirs de jouissance infantile, sera traitée dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves*) se forme ainsi dans le système et sa réactivation par le désir ou la tension atteindra probablement en premier l'image mnémotique de l'objet.

Freud est persuadé que l'hallucination de l'objet précédera alors une inévitable déception, ce qui n'est pas sans nous rappeler la définition de la castration par la dysharmonie dans l'expérience de la jouissance qu'éprouve le sujet entre la jouissance recherchée et celle qui est trouvée, parce que *ce n'est pas ça*. La structure s'y branche,

8. S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973.

dit Lacan dans *Encore*, non seulement par la marque de la distance à un *si c'était ça*, mais à ce qu'elle supporte une autre jouissance.

Voilà le piège de la jouissance, comme s'exprime Lacan dans sa réponse à André Albert, « Sur le plaisir et la règle fondamentale ⁹ », en juin 1975. Il n'est pas inutile pour nous de reprendre le propos de Lacan sur le distinguo entre « le singulier » et « le particulier ». Sans le symbolique, indique Lacan, c'est-à-dire une injection de signifiants dans le réel, il n'y aurait pas de symptôme. Il ajoute que le symptôme est la particularité « en tant que c'est ce qui nous fait chacun un signe différent du rapport que nous avons, en tant que parlêtres, au réel ».

Dans la cure, remarque Lacan, c'est bien de son symptôme, c'est-à-dire de sa particularité, que le sujet est le moins prêt à parler. C'est en cela que « ça vaut la peine (de faire un effort) de traîner à travers toute une série de particuliers pour que quelque chose de singulier ne soit pas omis ». Le singulier, c'est une destinée (une rencontre, une bonne chance, dit Lacan !) qui s'oppose au principe de plaisir, qui, lui, n'a rien de particulier – c'est la normalité.

Nous pouvons maintenant résumer notre propos. L'analyse consiste à serrer le singulier par la voie du particulier, c'est-à-dire le symptôme, non pas forcément pour conduire le sujet à l'œuvre d'art, mais pour « l'inciter à passer dans le bon trou de ce qui lui est offert, à lui comme singulier ¹⁰ ».

Lacan avait déjà qualifié le symptôme en février 1975 dans son séminaire *RSI* comme la particularité qui permet de définir l'homme de la façon dont il jouit de son inconscient. Cela fait du symptôme la façon dont chacun jouit de l'inconscient, et Lacan ajoute : en tant que l'inconscient le détermine.

Reste à savoir comment passer dans le bon trou. Dans la leçon du 15 avril 1975 de *RSI*, Lacan indique le chemin de l'articulation à penser entre le trou du symbolique et l'interdit (de l'inceste). Il prend le soin de ne pas user du terme de complexe d'Œdipe, ce qui correspond à sa version renouvelée du père comme nommant et du père comme Nom. La nomination est, pour Lacan, la seule chose dont nous soyons sûrs que ça fasse trou.

9. J. Lacan, « Sur le plaisir et la règle fondamentale », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° XXIV, 1975.

10. *Ibid.* Cf. également J. Lacan, *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 13.

Le père comme Nom s'illustre chez Freud dans le passage du marbre du *Moïse de Michel-Ange* à *Moïse et le monothéisme*, ce que M. Safouan ¹¹ nous a appris à repérer comme mouvement interne à la cure analytique.

Nous avons repéré l'effet de sens, l'effet de jouissance, mais qu'en est-il de *l'effet de non-rapport* ?

Le Roman de la rose ¹² donne le ton d'une jouissance phallique trouée par le non-rapport ¹³. Je cite : « Et quand ils se seront mis à l'œuvre, que chacun d'eux fasse la besogne si habilement et avec une précision telle, qu'immanquablement le plaisir vienne au même moment pour l'un comme pour l'autre [...]. Il ne faut pas que l'un laisse l'autre derrière : ils ne doivent pas cesser de naviguer jusqu'à ce qu'ils touchent ensemble au port [...]. »

11. M. Safouan, « Moïse hébreu, Moïse égyptien », *Passage*, n° 75, 1995. Cf. également M. Safouan, P. Julien et C. Hoffmann, *Malaise dans la psychanalyse. Le Tiers dans l'institution et l'analyse de contrôle*, Arcanes, 1995.

12. J. Le Goff et N. Truong, *Une histoire du corps au Moyen Âge*, Liana Levi, 2003, p. 112.

13. J. Lacan, « La troisième » (1974), *Lettre de L'École freudienne*, n° XVI, 1974.